

que la présence de Madeleine, qui sevrâ tout exprès son dernier enfant qu'elle avait nourri fort tard, était providentielle, et que même sa conduite lui était dictée par le concours de circonstances qui lui mettait ainsi une excellente nourrice sous la main.

L'abbé Pontesbeau avait fait visite au château, et avait été reçu avec politesse. Sa visite lui avait été rendue avec un empressement plein de courtoisie. Mais l'air qu'on respirait au château avait bientôt obligé M. Pontesbeau à la retraite, et bientôt il n'y vint plus que de très grand matin, et seulement pour visiter Madeleine, ce qui fit dire à Mme Forcadoc que ce prêtre avait des goûts singulièrement vulgaires. Son persiflage s'exerça à cet égard, bien qu'elle fût intérieurement très satisfaite de n'avoir point ce témoin de ses triomphes. Elle eût été devant lui fort embarrassée de ses victoires.

Le jeu de la Bête en était arrivé à ce point entre M. de Mons et Mme Forcadoc, qu'ils concertèrent entre eux un voyage. M. de Mons devait se rendre à Paris; tandis que Mme de Forcadoc recevrait d'une vieille tante qu'elle avait en Gascogne une invitation pressante.

On devine qu'une rencontre devait se faire entre eux à Paris.

Mme de Mons ne fut point dupe de cette coïncidence, et dut cependant laisser partir son mari, sous peine de faire un éclat qui pouvait tout perdre.

Depuis quelque temps déjà, la situation était assez tendue et assez dangereuse pour que peu à peu chacun se fût à peu près retiré. Si bien qu'après le départ de M. de Mons, Mme de Mons se trouva seule à Kermador.

Elle entreprit le rôle de mère attentive et dévouée, et Madeleine ne pouvait presque plus quitter sa chambre.

Cependant Mme de Mons avait écrit à sa mère: elle lui faisait un triste tableau de sa situation; elle desservait son mari, et se disait prête, au retour de celui-ci, à provoquer une explication, d'après laquelle elle prendrait un parti.

Mme de Fenouilly, dans ses réponses à sa fille, s'étendit sur la perversité des hommes, sur le rôle de victime des honnêtes femmes en ce monde, et, ne pouvant résister au bénéfice de l'admiration, elle raconta longuement les torts de son mari, les larmes qu'elle avait autrefois versées, et comment elle avait dû, par une séparation, tomber dans les tristesses d'un veuvage anticipé.

—Il me restait un ange, c'était toi—était la phrase consacrée par laquelle elle terminait toujours ses lamentations rétrospectives.

Si bien que Mme de Mons appela aussi son fils —mon ange—tout en rêvant à une séparation possible, probable même, et peut-être prochaine.

Elle entrevoyait sans effroi cet événement probable, et même il ne lui paraissait pas absolument triste; elle espérait qu'il lui apporterait une émotion;

et, pour cette âme sans ressort, l'espérance d'une émotion ne pouvait se payer trop cher.

Grâce aux soins de Madeleine, son fils prospérait; et, un jour que Madeleine promenait l'enfant, elle lui dit:

—Vous, Madeleine, vous n'avez eu ni tracasseries ni ennuis?

—Si fait, madame, dit Madeleine; chacun porte sa peine en ce monde.

—Mais, au fait, ajouta Mme de Mons, où donc est votre mari; je ne l'ai point vu et je n'ai pas pensé à lui.

—Madame, dit Madeleine, mon mari est en esclavage.

—En esclavage?

—Sûrement.

—Il est donc tombé entre les mains des barbares? Un marin, au fait, cela peut lui arriver.

—Oui, dit Madeleine, entre les mains des barbares.

—Est-il en Amérique?

—Il est en pays lointain, madame, et durement esclave.

—Mais c'est tout une histoire, s'écria Mme de Mons, tout heureuse de penser qu'elle allait entendre une histoire tragique. Racontez-moi cela, Madeleine.

—Madame, dit Madeleine, mon mari est parti d'ici pour gagner plus dans un pays éloigné; et quand il a été là, il a trouvé un maître fort dur; et comme il n'a pas eu la force de résister à ses premières exigences, il est peu à peu tombé dans sa dépendance, et aujourd'hui il ne fait plus rien que par sa permission.

—Mais il vous envoie de l'argent?

—Son maître le lui fait dépenser.

—Il vous écrit?

—Son maître ne lui en laisse ni le temps ni la volonté.

—Il faut aller le voir.

—J'y suis allée, et son maître lui a conseillé de me chasser, et il l'a fait.

—Mais c'est horrible?

—Oui.

—Il travaille cependant pour ce maître.

—Oui... il travaille... il passe les nuits... il se fatigue... il s'use... il est devenu malade...

—Il n'est pas revenu ici une seule fois, Madeleine?

—Si, une fois.

—Et qu'a-t-il dit?

—Il m'a battue et il m'a pris tout mon argent. Par la grâce de Dieu mes enfants dormaient... Après cela, il est reparti.

—Il vous a battue et il vous a pris tout votre argent?

—Oui, madame.

—Mais, alors?

—Son maître le poussait, madame. On ne sait pas ce que c'est que d'être esclave, madame, voyez-vous! Le maître est là, toujours là, qui vous pousse.